

Une histoire émerveillé **Nos premiers écrivains de la nature**

Louis Hamelin

Volume 1, numéro 4, été 2005

Lire à l'air libre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L. (2005). Une histoire émerveillé : nos premiers écrivains de la nature. *Entre les lignes*, 1(4), 24–25.

Une histoire émerveillée

LOUIS HAMELIN

Nos premiers écrivains de la nature ne sont nuls autres que les découvreurs et explorateurs de ce continent. C'est Jacques Cartier écarquillant les yeux devant le spectacle «incroyable» des îles couvertes d'oiseaux du golfe Saint-Laurent, et c'est, un siècle plus tard, Gabriel Sagard, missionnaire récollet que Pierre Morency, dans ses *Histoires naturelles du Nouveau Monde*, appelle «notre premier naturaliste», tombant en pâmoison devant le colibri, «Oyseau le plus beau, le plus rare et le plus petit qui soit», inconnu sur



le vieux continent. À mesure que ces premiers visiteurs remonteront la vallée du Saint-Laurent et en occuperont les rives pour ensuite rayonner vers les lointaines étendues sauvages, la fascination subsistera, mais à l'émerveillement premier viendront se superposer, comme autant de filtres, les préoccupations propres à chaque époque.

1863. Pendant qu'aux États-Unis Henry David Thoreau s'éteint au milieu d'une campagne déjà civilisée, au nord, les écrivains se débattent avec une nature sauvage autrement plus hostile. Réfugiée dans le décor grandiose de La Malbaie, Félicité Angers, sous son nom de plume de Laure Conan, fait écrire

Les romans de **Louis Hamelin** sont tous habités par les rythmes de la nature. L'auteur s'est mis pour nous à l'écoute de ses prédécesseurs afin de nous faire redécouvrir les écrivains qui, depuis les débuts de notre histoire, se sont faits les témoins de nos paysages et des êtres qui les animent.

à l'un de ses personnages : «J'ai ici un endroit qui fait mes délices. C'est tout simplement un enfoncement au bord de la mer ; mais d'énormes rochers le surplombent et semblent toujours prêts

à s'écrouler, ce qui m'inspire une crainte folle mêlée de charme.» Son Angéline de Montbrun, parlant d'un autre creux secret de cette falaise où poussent des cornouillers et de jeunes aulnes, confie à son journal : «J'ai des envies folles d'y aller, et pourquoi ? Pour revoir un endroit où j'ai failli me tuer.» Au même moment, Joseph-Charles Taché, auteur de *Forestiers et Voyageurs*, parcourt les vastes forêts du Nord qui se referment, à peine entamées, autour des camps de bûcherons. Les sapins couverts de neige lui apparaissent comme «autant de spectres enveloppés de leurs suaires blancs», la brise glacée pénètre «comme un frisson à travers les arbres, fai-

sant cliqueter comme des ossements le verglas des branches.» Brrr...

Dans ces «pays d'en haut» qui s'ouvriront à la colonisation tout au long de la première moitié du vingtième siècle, la forêt, le territoire lui-même sont des ennemis qu'il faut combattre et repousser. Personne mieux que le Français Louis Hémon n'a réussi à faire sentir cette sourde hostilité des arbres noirs massés contre les maigres lots défrichés. Si on s'y laisse aller à contempler la nature, c'est à son corps défendant, comme Maria Chapdelaine qui «regarde longtemps sans le voir le sol couvert de neige que la lumière de la lune rend pareil à une grande plaque de quelque substance miraculeuse, un peu de nacre et presque d'ivoire, et les clôtures noires, et la lisière proche des bois redoutables.»

Il faut attendre, dirait-on, monseigneur Savard et son *Menaud* pour que la nature se laisse apprivoiser, se fasse proche et nourricière, source de connaissance. On est en 1937. Retour à La Malbaie : «Cette nature, elle semblait l'aimer depuis le jour, lointain déjà, où il s'était appliqué à la connaître. [...] Elle lui donnait encore le poisson de ses lacs, le gibier de ses taillis ; elle lui dévoilait le secret des cloîtres silencieux, des hauts pacages où broutent les caribous de montagne ; elle lui avait appris la science des ailes,



Carte de Nouvelle-France, Samuel de Champlain 1632 (fac-similé) édité par Yves Tessier.

des crocs, des griffes, des murmures...» Puis *Le Survenant* débarque dans les îles de Sorel. Roman du retour frémissant des saisons, plein de signes annonciateurs de départs et d'arrivées, d'oiseaux en parade, de grandes envolées. Venant apprend à Angéline «à reconnaître ce qu'il y a de chantant sur la terre, lui qui [parle] des fleurs comme de personnes avec qui il se serait trouvé en pays de connaissance.» Mais aussi, le roman de Guèvremont oppose deux conceptions de la nature : celle, ancienne, domestiquée, du *Chenal-du-Moine*, se voit ébranlée par l'appel d'espaces plus vastes. Et on pourrait croire l'archipel bien garni en sauvagine, mais... «Quoi c'est que ça serait si vous voyiez s'avancer vers vous, par troupeaux de milliers, les oies sauvages, blanches et frivolantes comme une neige de bourrasque?» Laissons ces oies nous entraîner vers l'échancrure du grand fleuve.

Par l'effet d'une curieuse ironie, l'auteur du premier roman de la ville québécois, Gabrielle Roy, se vouera ensuite à la description de la nature. Retirée en quasi-ermite au bord du fleuve, elle retrouve sa voix d'enfant, se crée un domaine enchanté, *anthropomorphise* le ouaouaron et la corneille. Plus intéressant, elle transcrit en langage humain le chant sonore des bêtes, ce qui donne, pour le bruant chanteur : «C'est vrai, où est donc passé monsieur Toung qu'on n'a plus entendu par ici, si je ne me trompe,

depuis des mois?» (*Cet été qui chantait*). Anne Hébert, l'autre grande dame du fleuve, sera au contraire mue par le désir passionné de se perdre dans la violence innée du monde naturel, de s'abandonner au vent et au torrent, en une «démission aux forces cosmiques» qui n'a rien à voir avec «la contemplation aimante ou esthétique» : «La pluie, le vent, le trèfle, les feuilles sont devenus des éléments de ma vie. [...] Je participe d'eux plus que de moi-même. La terreur, pourtant, est à fleur de peau.» (*Le Torrent*).

Chez certains auteurs, l'histoire aura négligé l'oeuvre proprement littéraire pour retenir les travaux du naturaliste. Claude Mélançon survit grâce à ses écrits sur les faunes terrestre, aquatique et ailée, et non pour ses romans et nouvelles. Harry Bernard parcourt la Mauricie, prend la défense des oiseaux de proie, écrit un *ABC du petit naturaliste canadien* en deux tomes, multiplie les romans et sombre dans l'oubli. Le cas de Paul Provencher est unique : après une vie bien remplie d'arpenteur et d'ingénieur forestier, il s'installe à sa table de travail et dévoile, dans une langue plus verte que savante ou soignée, les secrets les mieux gardés des coureurs de bois et des guides montagnais de la Côte-Nord. Il en fera rêver plusieurs, dont Jacques Folch-Ribas qui y puisera un truc ou deux pour écrire son *Aurore boréale*.

Au fait, y a-t-il des contrées où les écrivains ne sont pas nés, ne sont pas

allés? Gabrielle Roy dans cette «nuit transparente de l'été arctique» qui n'est déjà plus le Grand Nord figé dans le mythe par Yves Thériault, mais un «immense pays nu» et menacé. Le *Dieu chasseur* de Jean-Yves Soucy qui s'enfonce dans les immenses forêts vallonnées s'étendant au nord de Mont-Laurier. La Gaspésie de Noël Audet. Les «vieilles montagnes râpées du Nord» de Gaston Miron. La cabane de Jean Désy dans Portneuf. Le pays des lacs et toute son intime toponymie embrasée d'un seul tenant par le Gérald Godin des *Cantouques*. Les rives de la Haute-Gatineau et leur *bête lumineuse* aimées à mort par Pierre Perrault. Bernard Clavel en *Harricana*. Toujours, ces écrivains ne donnent forme qu'à ce qui existait avant eux et de tout temps au fond de la mémoire des premiers occupants.

«J'ai beaucoup voyagé dans Concord», écrivait Thoreau. Il faudra attendre plus d'un siècle pour voir un écrivain québécois tenir ce même discours, assis au bord du Saint-Laurent. «Parmi les milliards de lieux de cette planète, écrit Pierre Morency dans *Lumière des oiseaux*, il en est un que je commence à connaître un peu mieux que les autres.» Chez Morency, la qualité du regard, la rigueur de l'observation tiennent à la fois de la pénétration de la science et de l'ascèse poétique. Comme si la boucle des voyages de Cartier était bouclée, il nous montre un monde neuf. Le lire, c'est retrouver l'émerveillement à l'état pur du découvreur. ■

LOUIS HAMELIN EST L'AUTEUR DE :

LA RAGÉ, Québec Amérique, 1989
 CES SPECTRES AGITÉS, XYZ éditeur, 1991
 COWBOY, XYZ éditeur, 1992
 BETSI LAROUSSE OU L'INEFFABLE ECCEITÉ DE LA LOUTRE, XYZ éditeur, 1994
 LES ÉTRANGES ET ÉDIFIANTES AVENTURES D'UN ONIROMANE, L'instant même, 1994
 LE SOLEIL DES GOUFFRES, Boréal, 1996
 LE VOYAGE EN POT. Chroniques 1998-1999, Boréal, 1999
 LE JOUEUR DE FLÛTE, Boréal, 2001